

enfin dans des dépotoirs situés à l'arrière du puissant mur de la *cavea* et liés, selon eux, à des cuisines, le témoignage de banquets collectifs, refermant les festivals, après la *pompa* depuis le sanctuaire, les *ludi scaeni* et les sacrifices. P. Henrich associe, sur des bases solides, les bains et le théâtre de Dalheim (au sud-est du Grand-Duché de Luxembourg) à un sanctuaire non identifié qui se développerait sur les hauteurs du site, entre ces deux édifices. T. Wilmott revient enfin sur les phases constructives du théâtre-amphithéâtre de St Albans (*Verulamium*, dans le Hertfordshire) jadis fouillé par Dame K. Kenyon ; il suggère de rechercher en Gaule un modèle importé expliquant ici une association temple/édifice de spectacle plutôt rare en Grande-Bretagne (un plan d'ensemble du site aurait grandement aidé le lecteur à apprécier l'existence supposée de cette association). Ces très riches actes se terminent par une synthèse de Th. Hufschmid et Th. Späth, qui fait écho aux discussions ayant suivi les présentations, et souligne les avancées du colloque en termes de fonctions (lien au culte impérial, espace politique), de fonctionnement (circulations, scénographie des participants, acteurs comme spectateurs), de datation (prémices dès La Tène finale), de conditions historiques d'apparition (*e.g.* colonies) et de développement de ce binôme caractéristique de l'espace culturel de la Gaule d'époque romaine. Un colloque qui fera date par sa conception et la richesse de ses résultats, et une réussite éditoriale, nourrie d'une abondante bibliographie.

Laurent THOLBECQ

Jean-Noël CASTORIO et Yvan MALIGORNE (Ed.), *Mausolées et grands domaines ruraux à l'époque romaine dans le nord-est de la Gaule*. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol. 17 x 24 cm, 156 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 90). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-167-6.

Pascale CLAUSS-BALTY (Ed.), *Les piles funéraires gallo-romaines du sud-ouest de la France*. Pau, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2016. 1 vol. 21 x 30 cm, 233 p., 293 fig. (ARCHAIA, 3). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35311-063-6.

Depuis 2001, date du colloque consacré à l'architecture funéraire monumentale dans l'empire romain et plus spécialement en Gaule (édité en 2006 : cf. *AC* 78 [2009], p. 666), l'intérêt des chercheurs s'est tourné vers les mausolées et leurs sculptures gallo-romains. Les sites étudiés étaient encore en nombre limité. Approximativement au même moment les éditeurs de cette réunion, J.-Ch. Moretti et Dominique Tardy, établissaient dans le volume *La mort des notables en Gaule romaine* (Lattes, 2002), sous la direction de Christian Landes, un premier inventaire des monuments funéraires de Gaule française, en ce compris quelques piles. Depuis les recherches se sont multipliées et il est ainsi apparu que toutes les régions de la Gaule et des provinces voisines avaient connu des monuments funéraires plus ou moins spectaculaires qui montraient que l'importance de la romanisation et la richesse des élites avaient été significatives partout. Même dans l'ouest breton comme la thèse d'Yvan Maligorne (*L'architecture romaine dans l'Ouest de la Gaule*, Rennes, 2006 ; cf. *AC* 78 [2009], p. 667) l'a mis au jour, en petit nombre ; même dans le nord batave comme l'étude des nécropoles de Nimègue l'a récemment fait connaître (A. Koster, *The Cemetery of Noviomagus and the Wealthy Burials of the Municipal Elite*, Nimègue, 2013). La

découverte est d'importance et invite à reconsidérer les nombreux restes sculptés qui dorment dans les réserves des musées. Ainsi apprendrons-nous à en connaître de nouveaux dans le prochain numéro de *Gallia* qui sera consacré à cette problématique. Dans l'immédiat deux volumes traitent le sujet, d'une part les mausolées du Nord-Est, d'autre part les piles funéraires du Sud-Ouest. – L'introduction des éditeurs, Jean-Noël Castorio et Yvan Maligorne, présente un excellent *status quaestionis* des connaissances sur les monuments funéraires de la région, évoquant tout à la fois les apports et les limites d'un questionnement qui se veut axé sur l'identification de la présence des élites sur le territoire des cités et donc sur la relation entre les domaines et les monuments. Parmi les limites, ils soulignent la faiblesse de l'épigraphie pourtant seule garante du lien entre la tombe et la qualité des défunts. Un tableau réunit p. 23 treize documents seulement pour toute la région concernée. Ce que les auteurs ne soulignent pas et qui pourtant a déjà été mis en évidence, c'est le fait que non seulement les épitaphes sont rares, mais surtout qu'elles ne mentionnent que rarement le rang social des défunts. Ils sont riches, leur tombe le proclame, ils sont impliqués éventuellement dans tel domaine économique, les sculptures le racontent, mais très peu d'entre eux mentionnent une fonction municipale. C'est sur les dédicaces religieuses que les personnes identifient leur rang. C'est là une constatation récurrente qui différencie fortement les élites gauloises de leurs parallèles italiens. Le cas du pilier des *Secundinii* d'Igel en est un exemple-type, qui entraîne diverses spéculations contradictoires sur la localisation de la famille dans l'échelle sociale des Trévires (voir *Trierer Zeitschrift* 40-41 [1977-1978], p. 107-125 ; *Athenaeum* 88 [2000], p. 485-497 ; *Annales de l'Est* 51 [2001], p. 93-112). Le propos des auteurs est également très prudent en ce qui concerne les fréquentes interprétations religieuses à coloration cosmologique des images, bien que l'on doive regretter l'absence de référence à un article fondamental sur la question dû à la plume de John Scheid (« Les reliefs du mausolée d'Igel dans le cadre des représentations romaines de l'au-delà », *AC* 72 [2003], p. 113-140). L'ouvrage s'articule sur un parcours géographique de la région concernée, en commençant par les Rèmes et les Tricasses pour lesquels Nathalie Achard-Corompt et ses collaborateurs décrivent les principaux monuments de la région, en regrettant l'absence de toute information épigraphique. Tous les sites étudiés, au nombre de 8, présentent une structuration au centre d'un espace strictement délimité, certains au sein d'une nécropole plus ancienne. Certains, comme celui de Compertrix, doivent appartenir à la catégorie en forme d'édicule sans doute couronnée d'une couverture de forme pyramidale tandis que d'autres, comme à St Léger, pourraient relever du groupe des tombeaux-temples. Si les monuments sont parfois installés à l'écart d'autres tombes, parfois au contraire au sein d'un ensemble funéraire familial ou social, et s'ils ne présentent d'ailleurs eux-mêmes aucune sépulture, ils sont souvent construits au bord d'un axe routier. Enfin la recherche n'a permis ni d'identifier le groupe social des commanditaires ni les domaines ruraux auxquels ils seraient liés. Par contre il est possible qu'il faille les mettre en relation avec une agglomération secondaire, ce qui suggérerait un lien entre les élites rurales (car c'est logiquement d'elles qu'il s'agit) et les bourgades du territoire de la cité. On passe ensuite au territoire lingon, où quatre mausolées sont examinés par Sandy Gualandi, en particulier le célèbre monument de Faverolles. Les implantations se situent soit en milieu rural proprement dit, soit en zones péri-urbaines. Il faut admettre l'existence de

nombreuses variantes avec des localisations qui peuvent marquer le paysage rural mais aussi l'approche de la ville, avec des situations sur des éminences proches du réseau routier. Gabriele Kremer ensuite s'interroge sur les commanditaires des nombreux monuments funéraires trévires en relation avec leur typologie. Se fondant sur l'histoire même des élites trévires au contact du conquérant romain, elle propose une évolution qui va de la monumentalité extrêmement riche mais sans emploi de la pierre, des tombes de Clémency proches du Titelberg, datées des années 70 à 20 avant notre ère et occupées par l'élite de la Trévirie indépendante – propriétaires fonciers agricoles mais aussi miniers –, à celles de Goebloge Nospelt, plus récentes, qui marquent la transition avec l'époque romaine et qui pourraient avoir été celles de riches cavaliers de l'armée romaine. Viennent ensuite les tombes de Goebloge-Miécher dans le cadre d'une grande villa précoce, proposant le modèle italien des tombeaux circulaires en pierre au I^{er} siècle. D'autres blocs arrondis permettent de restituer ce type ailleurs dans la région. Une nouvelle étape est marquée par le monument de Bertrange conçu selon le modèle du mausolée des *Iulii* de Glanum, modèle qui doit également avoir servi pour des tombes incomplètement connues d'Arlon et de Trèves. Une iconographie particulière y défend des valeurs martiales. Dans l'ensemble il faut encore intercaler le monument de Mersch qui est clairement identifié celui-là par l'épithète d'un chevalier romain impliqué dans les institutions coloniales de Trèves, sans doute dans la première moitié du II^e siècle, dont le *fundus* a été identifié. Puis viennent des monuments nombreux construits dans le contexte des grandes villas de la région mosellane, sans oublier les piliers de cette même période à la charnière des II^e et III^e siècles. Les sculptures illustrent des métiers en grand nombre. L'auteur en déduit une évolution depuis les tombeaux traditionnels de l'aristocratie trévirienne et souligne que les premiers mausolées classiques apparaissent quand les derniers tombeaux de type laténien sont érigés. Peut-on en déduire que les élites sont à ce moment idéologiquement divisées ? En tout cas au II^e puis au III^e siècle, des vétérans (pourquoi faut-il penser à des vétérans plutôt qu'à des artisans, agriculteurs ou marchands enrichis ?) auraient élevé des monuments d'un autre ordre, comme celui de Mersch, pour enfin trouver les tombes qui correspondraient à une société plus homogène et une vie économique florissante au III^e siècle. Peut-on adhérer à ces schémas sociaux ? En tout cas, il est difficile de qualifier le flamme de Mersch de vétéran revenu au pays, lui qui était d'origine un grand propriétaire foncier trévirien et qui a allié, selon un parcours des plus classiques pour les élites provinciales, la carrière militaire du chevalier romain et celle civile du magistrat et prêtre municipal. On se porte ensuite plus au nord en cité des Tongres, pour examiner un type de tombeau différent, celui du tumulus. Claire Massart résume ses recherches sur ces très nombreuses tombes qui jalonnent les routes de la cité. D'un modèle indigène de tombelles, on passe au II^e siècle à des tumulus ruraux cernés d'une parure architecturale inspirée par des modèles romains. L'auteur suit le développement de ces « mausolées » d'un autre genre en relation avec notamment le développement agricole de la Hesbaye. En effet l'essor des tombeaux hesbignons est contemporain des premières générations de propriétaires ou d'exploitants qui ont construit une villa romanisée à la campagne. Mais d'autres types de tombes existent aussi dans la *civitas* qui sont brièvement mentionnés répartis dans le vaste territoire très diversifié au plan de la géographie physique. Il faut aussi faire état d'un probable tumulus entouré d'un

enclos quadrangulaire en pierre dont l'épithaphe atteste presque à la frontière des Trévires, un décurion du conseil municipal de Tongres, ce qui, ici enfin, permet de situer le probable domaine de ce propriétaire. Une description attentive et précise des mobiliers funéraires et leur évolution complète le tableau, qui comprend aussi une brève incursion dans le paysage funéraire des voisins Nerviens. Plus au sud, chez les Helvètes, Daniel Castella rappelle l'inventaire de Stefanie Martin Kilcher dans le volume « *Mort des notables* » cité plus haut et revient sur l'ensemble funéraire d'Avenches « en Chaplix », qui a fait récemment l'objet d'une monographie (L. Flutsch et P. Hauser, Lausanne, 2012). L'auteur y reprend en synthèse les principales caractéristiques de l'aménagement et rappelle qu'il comprenait aussi un lieu de culte privé dont la documentation ne permet pas d'établir l'articulation avec les tombes. Enfin Karine Boulanger expose les résultats d'une fouille récente à Damblain dans les Vosges. Un phasage assez précis permet de reconnaître des étapes du développement de la villa qui impose tout d'abord le démantèlement d'un petit mausolée à abside puis l'installation du « pôle funéraire » dans la *pars rustica* à la charnière des I^{er} et II^e siècles, suivie d'une mutation fonctionnelle de l'édifice avec mise en place d'un sanctuaire dans le courant du II^e. L'identification des fonctions des différents bâtiments ne nous paraît cependant pas tout à fait claire. Il faut ensuite revenir à l'introduction du volume si l'on souhaite parvenir à des éléments de conclusion. – Un type de monument funéraire très particulier est fréquent dans l'extrême sud-ouest de la Gaule aux confins des Pyrénées, et plus particulièrement encore dans le pays des *Ausci*, la pile. Dans son état actuel, il s'agit d'un noyau de maçonnerie en forme de tour qui se rencontre ailleurs mais plus rarement. Pascale Clauss-Balty dirige un ensemble de collègues spécialisés pour procurer une synthèse des connaissances appuyée sur un catalogue descriptif très détaillé des 28 monuments reconnus, marquant le paysage ou, plus rarement, arasés. Dès les années '60 un projet de relevé architectural systématique de ces piles avait été entrepris ainsi que des fouilles à Mirandes. Le projet a été arrêté, relancé, retardé, d'autres fouilles ont été menées qui aboutissent enfin aujourd'hui à une étude systématique des architectures et de nouvelles hypothèses de chronologie et de restitution des décors. Après la première étape qui consistait en l'élaboration par l'auteur et G. Soukiassian, d'un catalogue raisonné complet des piles et monuments apparentés, la seconde phase a été consacrée au Gers et, au départ d'une prospection systématique, d'établir les relations des piles avec les *villae* (Catherine Petit-Aupert et Pierre Sillières) ; un autre axe fut celui de la reprise des documents de fouille de Mirandes (Michel Vidal) puis de celle de la pile arasée de Cassan à Ordan-Laroque (GS et MV) pour terminer par une étude typologique et comparative des monuments par rapport aux autres mausolées-tours du monde romain afin de faire apparaître la spécificité de ceux d'Aquitaine. Les fouilles ont permis de localiser les tombes et de donner une date à certaines de ces piles : dans la seconde moitié du I^{er} siècle ou au II^e, soit des monuments à peu près contemporains de l'implantation des *villae*. Typologiquement, on peut reconnaître deux séries : les petites piles de moins de 4 m de côté qui ne présente pas de décor architectural ébauché dans le parement ; et les grands piles qui présentent des pilastres d'angle et des entablements avec architrave, frise et corniche. Ces piles présentent ainsi des décors importants, décors d'applique ou décors de stuc : « tout était fait pour monumentaliser et affirmer le statut social non seulement d'un personnage mais de toute

une famille ». Une fois encore il faut se garder de la vision trop souvent répandue d'une Gaule romaine se contentant dans ses marges de constructions frustes et de modèles méditerranéens réduits. C'est bien le courant de l'architecture funéraire ostentatoire venu d'Italie qui circule dans ces monuments, adopté par les élites des cités locales selon des schémas, certes différents de ceux des piliers du Nord-Est par exemple ou des tombeaux circulaires, mais avec les mêmes pouvoirs d'attraction de mode, de richesse et de distanciation sociale. Dans les deux cas, nous avons affaire à des ouvrages d'excellente qualité, qui illustrent des recherches rigoureuses et riches d'informations nouvelles ou renouvelées, dont la consultation pourra nourrir les réflexions de tous, historiens de la société ou archéologues du monde romain.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel PROVOST, Jean-Marie PAILLER *et al.*, *Toulouse*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres – Fondation Maison des Sciences de l'Homme, 2017. 1 vol., 406 p. nombr. fig. et plans en noir et blanc et en coul. (CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE, 31/3). Prix : 40 €. ISBN 978-2-87754-356-9.

Paraissant « pour le 50^e anniversaire de la soutenance de thèse de Michel Labrousse » (*Toulouse antique, des origines à l'établissement des Wisigoths*, Paris, 1968), à une bonne quinzaine d'années de distance du volume collectif *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité* (Rome – Toulouse, 2002) dirigé par J.-M. Pailler, mais à deux ans seulement d'un *Toulouse. Naissance d'une ville* (Portet-sur-Garonne, 2015) dû au même auteur, ce fascicule de la *Carte archéologique de la Gaule* complète et achève le pré-inventaire de la Haute-Garonne, les deux fascicules précédents ayant été publiés en 2006 et consacrés au Comminges (R. Sablayrolles et A. Beyrie, *CAG* 31/2) et au reste du département hormis le Comminges et Toulouse (J. Massendari, *CAG* 31/1). Ce faisant, il ne reste plus grand-chose à publier pour que l'ensemble de l'Hexagone soit couvert ; on ne peut que s'en réjouir et mesurer le chemin parcouru depuis les seize fascicules de ce qui s'appelait alors *Carte archéologique de la Gaule romaine*, dressée sous la direction successive d'A. Blanchet, d'A. Grenier, d'A. Piganiol et de P.-M. Duval (1931-1981) : aux dépouillements infiniment plus complets, aux notices plus détaillées est venue s'ajouter une illustration abondante et extrêmement utile. Ce volume consacré à Toulouse se signale par la part importante prise par la documentation relative aux premières phases de l'histoire de la ville (pré- et protohistoire, p. 91-102 ; fouilles du quartier Saint-Roch, présentées par G. Verrier, p. 103-164 ; fouilles de Vieille-Toulouse, p. 165-231 ; autres découvertes pré- et protohistoriques de la région toulousaine, p. 232-237). *Tolosa* elle-même est une création augustéenne, ce que confirment indiscutablement aujourd'hui « l'effacement définitif de Vieille-Toulouse entre 10 et 7 av. J.-C. » (p. 238) et la datation de l'enceinte et du forum au début du 1^{er} siècle de notre ère ; c'est à elle que sont consacrés les chapitres suivants (p. 255-384), après l'examen du beau dossier des deux bases inscrites de l'Acropole relatives à Q. Trebellius Rufus, « une gloire de Toulouse à Athènes à la fin du 1^{er} siècle », que rouvre très opportunément J.-Cl. Carrière (p. 241-254). Sont successivement examinés alors, le « programme de construction augusto-tibérien, complété au cours du